

Hartmut ROSA
RÉSONANCE

UNE SOCIOLOGIE DE LA RELATION AU MONDE
éditions la découverte, Paris, 2018

Un stéréotype dit que là où un auteur français écrirait un petit traité léger de cent vingt pages sur *La vie sexuelle des éléphants*, un auteur allemand publierait dix tomes ardues sur *Histoire, Généalogie, Physiologie, Mœurs et Reproduction des pachydermes*.

La lecture de l'imposant volume d'Hartmut Rosa m'a rappelé cette comparaison interculturelle. Une somme, certes. Qui a l'intérêt de nous informer sur une vaste littérature germanique peu connue (de moi). Mais que reste-t-il après la lecture de ces 536 pages imprimées en petits caractères ?

En tant qu'élève de Mony Elkaïm, je ne peux que réagir avec intérêt au mot de *résonance*, concept dont Mony a fait son cheval de bataille dans le monde de la (deuxième) cybernétique et qui est au centre de l'Approche Systémique Coopérative. Mais cette résonance-là ne fait pas partie des références, pourtant nombreuses, d'Hartmut Rosa dont le projet est sociologique, et qui pourtant n'hésite pas à s'appuyer aussi sur la psychologie, et la neurologie.

Toute lecture est bien sûr aussi filtrage, à la mesure de la culture et des intérêts du lecteur. Personnellement, je ne cherche pas à alourdir mes connaissances, mais au contraire à les contracter à un minimum, à l'essentiel, à quelques affirmations éclairantes, c'est-à-dire laissant le champ libre à ce que l'expérience apporte, et surtout partageables avec tous, même ceux qui ne sont pas passés sous les fourches caudines d'une formation universitaire, ceux qui, d'où qu'ils viennent et où qu'ils vivent, ont une idée de la vie et une capacité au dialogue. Ainsi, plus j'en sais, moins j'en sais. Et le peu qui reste, juste un résidu alors que les illusions et les préjugés se sont plus ou moins évaporés sous la chaleur de la critique et du dialogue, sera à nouveau offert à la critique d'une autre expérience humaine. Je ne cherche pas des preuves, mais des épreuves qui flexibilisent mes convictions. Qu'est-ce que cela signifie ? Seulement que chacune de ces convictions n'est valable que dans un contexte qui en soutient l'intérêt. Et qu'il y a toujours des contextes dans lesquels, de vraie, elle devient fausse. Ce qui ne lui interdit nullement de rester vraie, dans son domaine de validité.

Revenons à notre troupeau de moutons, à Hartmut Rosa en l'occurrence. Il souhaite démontrer, en s'appuyant sur la sociologie, la physiologie, la philosophie, la littérature, la poésie, la musique, l'histoire, l'économie... que les êtres humains sont des êtres de résonance. C'est-à-dire qu'ils se construisent et n'existent qu'à travers des relations, plus ou moins sensibles, plus ou moins harmonieuses, avec leurs environnements, tant matériels qu'humains. Une vision que défend aussi l'Approche Systémique Coopérative puisqu'elle part du postulat que nous ne vivons que par et grâce à nos échanges (appropriation et excrétion).

Dans un monde dont l'accélération¹ serait le problème, la résonance nous est proposée comme « peut-être » la solution (p7), la décélération n'étant pas/plus possible. Mais, si la résonance est bien un concept systémique, l'exploration systématique de toutes ses caractéristiques est ici biaisée par un *a priori* de taille : la résonance est nécessairement une expérience positive.

Pour ma part, en ce qui concerne l'écriture d'un texte, le processus est le suivant : je pars d'une intuition, à l'occasion d'un évènement qui m'intrigue ou me surprend ; et je souhaite mettre au travail cette intuition, en vérifier la solidité en la mettant à

¹ C'était la thèse de son précédent ouvrage : *Accélération : une critique sociale du temps*. (trad. de l'allemand par Didier Renault), Paris, La Découverte, 2010 (2005). La thèse, tout à fait intéressante, c'est que le monde occidental est tributaire pour son équilibre, d'une accélération permanente de son développement à travers un processus de « stabilisation dynamique » concurrentiel. Pour le dire autrement, et plus métaphoriquement, c'est comme un cycliste qui, pour maintenir son équilibre, serait obligé d'aller toujours plus vite, encore plus vite... ce qui le conduit nécessairement à se casser la figure plus ou moins rapidement.

l'épreuve de la raison, en recherchant des exceptions, en découvrant ce que je peux en penser en chemin. A la fin, qui n'est que l'arrêt arbitraire de ce travail, je me retrouve d'ordinaire dans un tout autre paysage que celui prévu au départ. Je reviens donc aux premières lignes, et les modifie en conséquence. En somme, l'introduction est le fruit d'un après-coup et la conclusion l'enfant traître d'un projet initial. Entre les deux, le chemin réinventé qui va de l'un à l'autre.

Ici, pas de chemin. Seulement l'affirmation renouvelée qu'à l'accélération du monde, le remède c'est la résonance, et que celle-ci s'oppose à la réification d'un monde devenu « muet ». Suivent de longs développements qui font la riche collecte des preuves de ce qui a été affirmé, amples citations à l'appui. Répétition infinie d'un « *j'ai raison de penser que, et d'ailleurs voilà la preuve que...* ». Je ne sais s'il s'agit d'une ruse universitaire pour devenir l'inévitable centre d'un débat en affirmant quelque chose d'éminemment discutable. Il est certain qu'un ouvrage de ce poids deviendra vite incontournable, et fera partie de toutes les bibliographies, qu'il ait été lu ou pas.

Je résumerai le propos de l'auteur avec un schéma qui, pour simple qu'il soit, ne me semble pas trahir ses propos : notre capacité de résonance se développe au mieux entre deux extrêmes qui l'excluent : la réification des relations, et la fusion des objets, deux états de disparition de la relation. En cela on retrouve les deux tentations qui permettent de fuir la douloureuse tension des ambivalences inévitables et les limitations à nos désirs de toute puissance qu'impose le dialogue avec l'altérité. Soit je me ferme totalement au monde et je tente de le maîtriser et de l'instrumentaliser, devenant objet moi-même, soit je me fusionne dans un Autre qui me débarrasse de tout questionnement, de toute angoisse existentielle.

Perméabilité +++			FUSION <i>écho, consonance</i> <i>disparition du sujet</i>
Ouverture et Fermeture Soi/Autre		RÉSONANCE <i>Désir</i> <i>Dialogue</i> <i>Auto-efficacité</i> <i>Reconnaissance</i> <i>Af<=fectif et é=>motif</i> <i>Connaît aussi des zones</i> <i>de dissonance</i>	
Fermeture +++	RÉIFICATION <i>Aliénation, solitude,</i> <i>isolement, répulsion</i> <i>Indifférence,</i> <i>dissonance</i>		

Mais pourquoi Hartmut Rosa, alors qu'il insiste bien sur le fait que la résonance ne peut ni se maîtriser, ni se décréter, et qu'elle ne peut exister que si sujet et objet échappent réciproquement à une appropriation totale (il y a toujours quelque chose qui échappe lors de la rencontre résonante, il reste à découvrir, d'un côté comme de l'autre), pourquoi ne pas accepter l'ambivalence même de la résonance ? Elle ne doit être pour lui que bonne, positive, épanouissante, facteur de satisfaction et de réalisation individuelle et collective. De même, il sépare radicalement ce qui me semble deux mouvements toujours conjoints : le désir et l'aversion, la recherche et l'évitement. L'autre n'est que l'ombre de l'un... On comprend bien qu'il veuille sauver la (bonne) résonance des mouvements de foule passionnels, et des haines qui soudent si facilement les groupes... Il est allemand et il a de la mémoire. Mais est-ce si certain que les expériences vécues de résonance doivent être réservées aux bons sentiments ?

Il vise une « sociologie de la relation au monde », c'est le sous-titre du livre. Et, effectivement, il explore les conditions institutionnelles, économiques et politiques, qui favorisent ou interdisent plus ou moins les relations résonantes telles qu'il les conçoit. En même temps, il indique bien comment ces structures orientent les individus qui les habitent et les développent. Éternel problème de la poule et de l'œuf, de l'individu et de la société. Mais à ce problème mal posé (qui a commencé le premier ?) la systémique propose qu'ils ont nécessairement commencé en même temps, quel que soit le vécu subjectif des agents, et quelle que soit la narration qui impose une ponctuation.

Si la proposition de définition, finalement restrictive, de la résonance que propose Hartmut Rosa peut nourrir bien des débats sociologiques, elle n'est guère utile en posture d'accompagnant, bien trop normative pour permettre une réelle acceptation inconditionnelle des accompagnés. De plus, elle exclurait de la prise en compte chez l'accompagnant tous ces mouvements émotionnels si importants et apprenants qui sont pourtant « négatifs » pour lui : fermeture, peur, crainte, angoisse, tentation d'évitement... Autant d'informations résonantes qui permettent de se faire miroir de l'autre, et qui ouvrent sur une compréhension authentique de ses difficultés.

Un dernier chapitre, « *en guise de conclusion* » m'a laissé encore plus perplexe. Il s'intitule « *défense de la théorie de la résonance contre ses contempteurs, et de l'optimisme contre les sceptiques* ». Il nomme quelques objections et critiques faites par ses interlocuteurs pendant l'élaboration même (sur dix ans) de l'ouvrage. Chaque critique ne sert qu'à préciser et justifier la justesse de sa vision. C'est, me semble-t-il, un parfait exemple d'absence de résonance sensible à ce que contient d'important chacun de ces points de questionnement. Les questions posées, si elles avaient été entendues pleinement, auraient été intégrées, auraient fait avancer et évoluer les conceptions de l'auteur. Elles ne servent ici que de points d'appui pour mieux affirmer sa propre conviction. Contre-exemples d'un dialogue sensible, mais exemplaires d'une discussion purement rationnelle. Il est vrai que la résonance, telle que conçue ici, c'est l'affirmation d'une voix singulière face à un monde qui parle... Le problème, c'est que le monde se contente de s'affirmer, et que c'est nous qui le faisons parler. Exactement comme les autres nous parlent, mais c'est nous qui interprétons ce qu'ils essayent de nous dire.

Je ne suis pas certain que les préconisations « sociopolitiques » qui visent à favoriser la résonance, qui se résument à instaurer le revenu universel ou revenu de base (mondial ?) financé par l'imposition des successions (cf. Thomas Piketty), suffisent à faire vraiment le travail... Mais ce sera sans doute l'occasion d'un prochain volumineux ouvrage.